

miques et sonores le vers blanc de la poésie anglaise est capable. Quant au vocabulaire de Stevens, il est le plus exquisement international qui se puisse imaginer.

En deux pages je note : palanquins, magister, douceur, pronunciamento etc, etc. La poésie de Stevens est vraiment le chapeau du prestidigitateur d'où, sans fin, sortent des fleurs et des volutes de rubans.

§

Je signale aux nombreux amis d'**Edgar Poe** la curieuse étude de J.-W. Robertson sur ce poète. Robertson est un aliéniste. Sa méthode critique est rigoureuse. Pour lui, Poe était un dipsomane, irresponsable par hérédité, qui n'a pas bu pour boire mais pour oublier, et échapper à son mal. Son génie ne fut point favorisé par l'alcool qui, au contraire, l'a gêné.

Trop souvent ce livre prend le ton moralisateur. Il est plus contre l'ivrognerie que pour Edgar Poe. Parfois aussi, l'auteur se départit de la sérénité du savant. Les écrivains de France qui ont écrit sur Poe semblent particulièrement l'irriter. C'est assez inattendu. Ce qu'il reproche aux Français c'est d'abord d'avoir aveuglément admiré Poe, ensuite d'en avoir fait un cas pathologique. (Ici M. Lauvrière émeut plus spécialement l'irritabilité de Robertson.)

Je ne rappellerai pas à Robertson (qui le sait) que Baudelaire doit beaucoup à Poe, et que toute la poésie moderne doit davantage encore à Baudelaire.

Je me permettrai cependant de lui recommander la lecture du livre d'André Fontainas dans lequel, somme toute, la même thèse est défendue; non point il est vrai avec l'aide de la science, mais par la seule sympathie, cette chose qui fait deviner plus sûrement un poète que les observations de l'aliéniste. Robertson pourra reprendre Fontainas quand celui-ci affirme que « Poe n'était pas un dipsomane, n'était pas un ivrogne héréditaire ni habituel » (page 103). Il ne pourra qu'admirer et approuver les conclusions générales de l'écrivain français.

Robertson n'aurait pas eu contre la France amie de Poe ces mouvements d'impatience s'il avait connu le chaleureux plaidoyer de Fontainas.

De même nous ne pourrions plus dire que **Racine** est incompris en pays anglo-saxons s'il nous en venait souvent des criti-

ques aussi intelligentes que celle de Malcolm Cowley. En voici quelques phrases : « Une tragédie de Racine est stylisée au point qu'elle devient une sorte de peinture abstraite de l'émotion.

... Une tragédie racinienne s'épanouit comme une fleur... Racine, Braque, Picasso, arrivent en inventant leurs propres conventions, au même résultat... Les personnages de Racine ont la dignité de chats. Ils ronroient en alexandrins ; tout à coup, dérangés par la passion, ils sifflent, égratignent, crient ; ils abandonnent leur repos pour une dignité d'autre sorte, qui est celle des forces naturelles en mouvement... » etc.

Il restera à un très grand artiste de transposer en musique anglaise la musique racinienne, comme quelques traducteurs français font de l'âpre musique de Shakespeare, prouvant ainsi que la France comprend celui que l'Angleterre veut persister à croire incompris par nous. Qu'est la traduction de Macbeth par Jules Derocquigny, sinon la meilleure preuve d'une intime compréhension ? Mais ceci n'entrera jamais dans la cervelle du rédacteur du *Times* qui prétend (*Times*, literary supplement, 24 janvier 1924) que de telles traductions sont preuves de notre impérialisme. Soit : mais celui-ci vaut mieux que l'orgueil du voyageur de commerce. Et puis nous n'y pouvons rien, si les Anglais apprenant leur français sur la Riviera ne sont pas capables de lire les œuvres de notre littérature avec le soin qu'il faut pour les traduire. D'ailleurs ils ne savent pas assez l'anglais pour cela.

MÉMENTO. — Bravo, Ford Madox Ford, pour cette courageuse et spirituelle revue : *the transatlantic review* (avec minuscules) contient des chroniques de Ford, de Jean Cassou, d'Ezra Pound, de Philippe Soupault ; des reproductions de Braque ; des vers de Cummings, Coppard, Pound, Flint ; des proses multiples. Le premier numéro a paru en janvier à Londres. La revue est installée maintenant au Quai d'Anjou. On sait que Ford et Pound étaient les éditeurs de la *Little Review*. J'espère que *the t. r.* portera aux Américains des images exactes de l'art français dont rarement le rayonnement fut si large. Les premiers numéros font justice à la France comme à l'Amérique. Bravo !

JEAN CATEL.

LETTRES JAPONAISES

La reprise des publications et des éditions. — La « littérature du tremblement de terre ». — La fin du théâtre esthétique. — Curiosité des choses de France. — L'œuvre de M. Sisoui Siguetokou. — Kikou Yamada : *Sur les lèvres japo-*